



**HAL**  
open science

# Diderot promeneur solitaire à Bourbonne et à Langres (1770)

Odile Richard-Pauchet

► **To cite this version:**

Odile Richard-Pauchet. Diderot promeneur solitaire à Bourbonne et à Langres (1770). Izabella Zatorska ; Malgorzata Sokolowicz. La figure du voyageur dans la littérature française du XVIIIe et du XIXe siècles, Presses universitaires de Varsovie, A paraître. hal-03091875

**HAL Id: hal-03091875**

**<https://hal.science/hal-03091875>**

Submitted on 31 Dec 2020

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Odile Richard-Pauchet,  
Université de Limoges (France)  
ORCID iD 0000-0001-5373-9405

## Diderot promeneur solitaire à Bourbonne et à Langres (1770)

Diderot's *Travels in Bourbonne and Langres*, two small towns in his childhood's countryside in the East of France, tell us about different matters he has to deal with in the summer of 1770: marry his daughter Angelique to a gentleman from Langres, make friends again with his brother, run a love affair in Bourbonne, a famous spa town. Unfortunately, nothing happens as he expected. Despite his efforts to write a scientific report from these two places, the encyclopedist fails to conceal his sorrow and lets his mood appear, in a near-Rousseauistic manner of writing.

Les deux récits de Diderot intitulés *Voyages à Bourbonne et à Langres* (1770), deux petites villes de l'Est de la France dont il vient, narrent les projets qui furent les siennes à l'été 1770 : le mariage de sa fille à Langres, sa réconciliation avec son frère l'abbé Didier Diderot, une aventure galante à Bourbonne-les-Bains. Mais rien ne se passera comme prévu. Malgré tous ses efforts pour rédiger une relation de voyage à caractère scientifique, l'encyclopédiste échoue à nous cacher sa peine et exprime sa mélancolie dans cette écriture presque rousseauiste, proche de la promenade solitaire.

Mots-clés : Diderot ; Récit de voyage ; épistolaire ; encyclopédie ; promenade ; thermalisme.  
Key-Words : Diderot; travel story; epistolary; encyclopedia; walk; hydrotherapy.

Si Diderot accepte de rédiger une brève relation de son court voyage à Langres et Bourbonne (du 2 août au 26 septembre 1770), à l'intention de son ami Grimm et de sa *Correspondance littéraire*, il a pourtant cet été-là bien d'autres chats à fouetter. Son temps étant terriblement compté, il est parvenu à grouper quelques affaires essentielles afin d'optimiser son séjour en terre natale. Le philosophe doit bientôt marier sa fille unique Angélique. Ayant en vue un gendre idéal issu de Langres, sa ville d'origine, dont il connaît la famille de longue date, les Caroillon, il doit rencontrer ces braves gens et ramener à Paris son futur gendre. Il lui faut aussi se réconcilier avec son frère chanoine, afin que celui-ci bénisse cette union. Pour joindre l'utile à l'agréable, il rejoindra enfin aux eaux de Bourbonne deux belles amies, Mme de Maux et Mme de Prunevaux, la mère et la fille - mère sur laquelle il a des prétentions galantes.

Or ses précédents voyages à Langres (pour lors, seuls déplacements dans sa vie) se sont souvent soldés par des échecs, eu égard aux relations délicates qu'il a toujours entretenues avec son père depuis sa jeunesse et sa « fuite » définitive à Paris. En 1742 : il échoue à faire accepter à son père son mariage avec une jeune Parisienne pauvre, Anne-Toinette Champion. En 1754 : il revient pour affaires sans sa femme chargée de la petite Angélique, un an<sup>1</sup>. En

---

<sup>1</sup> A. M. Wilson, *Diderot, sa vie et son œuvre*, Paris, Laffont-Ramsay, coll. Bouquins, trad. fr. 1985, p. 157, 183.

1759 : il arrive trop tard pour assister à la mort de son vieux père, malade déjà depuis de nombreuses semaines<sup>2</sup>.

En 1770 : rien ne se passe, là encore, comme espéré. La réconciliation avec l'abbé Didier Diderot ne se fait pas ; Mme de Maux, à Bourbonne, se laisse tenter par un jeune M. de Foissy, écuyer du duc de Chartres. La petite ville de Bourbonne est morne et funèbre : à chaque pas elle rappelle au philosophe le lieu d'où son père, venu se soigner pour la seconde fois, s'en retourna pour décéder peu de temps après. Ce voyage lui inspire donc un profond malaise, lié, à tort ou à raison, à une série de fautes, d'échecs ou de manquements. Le philosophe finira par quitter la région avec Caroillon le 24 septembre, faisant seulement halte, sur la route de Paris, et peu fier, chez son amie de toujours Sophie Volland, en villégiature dans son château d'Isle sur Marne.

On imagine aisément combien lui pèsera, de retour à Paris, d'honorer la promesse faite naguère à Grimm, de la rédaction de ce voyage. Certes il a pris quelques notes, mais ne semble pas pressé de compléter ce double texte curieusement intitulé *Voyage à Bourbonne et à Langres* (et non pas l'inverse, selon la chronologie du voyage). Ce bref écrit de quelques dizaines de pages ne sera d'ailleurs pas publié. Aurait-il déplu à Grimm, à Diderot lui-même ? Celui-ci en tirera pourtant plusieurs copies. Ce texte présente donc une énigme que nous tâcherons d'élucider en nous penchant sur sa forme, celle d'un article de l'*Encyclopédie*, mais aussi sa teneur et sa couleur, celles d'un hommage au père et d'un autoportrait mélancolique, enfin d'un manifeste contre les récits de voyages, celui-ci s'opposant en tout point à la tradition heureuse des récits viatiques<sup>3</sup>.

Le philosophe n'a pas manqué, dans des œuvres antérieures, de marquer sa prévention, voire sa réprobation à l'égard des récits de voyage, textes qu'il considère comme oiseux voire mensongers au même titre paradoxalement que les romans, car ils produisent tous d'effroyables bâillements chez le sultan Mangogul, héros des *Bijoux indiscrets* (1748) : « Pourrait-on vous demander, beau conteur, quand vous espérez être de retour à Banza, si j'ai longtemps encore à dormir ? Car il est bon, l'ami, que vous sachiez qu'il n'est pas possible

---

<sup>2</sup> Benoît Decron, « Diderot et Langres », dans *Les Visages de Denis Diderot*, Paris-Langres, 1994, p. 70.

<sup>3</sup> Voir Daniel Roche, *Humeurs vagabondes. De la circulation des hommes et de l'utilité des voyages*, Paris, Fayard, 2003, p. 150-151. Voir aussi Christine de Buzon et O. Richard-Pauchet (dir.), *Littérature et voyages de santé*, Paris, Classiques Garnier, 2017, mais aussi Geneviève Haroche et Bénédicte Obitiz-Lumbroso (dir.), « Lettres d'Italie, voyage de rêve, rêve de voyage », *Épistolaire*, n°41, 2015, ainsi que notre étude « Lettres d'Italie du Président de Brosses, le paradoxe d'une 'esthétique de la familiarité' », p. 13-24.

d'entamer en ma présence un voyage, que les bâillements ne me prennent. C'est une mauvaise habitude que j'ai contractée en lisant Tavernier et les autres<sup>4</sup> ».

Cette parenté du récit de voyage avec l'ouvrage romanesque pris en mauvaise part, indique assez le vice qui rebute le philosophe chez les uns et les autres écrits : leur caractère futile et divertissant, séducteur et malhonnête, infidèle et anti-scientifique<sup>5</sup>. Aussi prend-il grand soin, dans l'*incipit* de son propre récit de voyage dans la petite ville d'eaux, de justifier d'emblée son utilité morale et médicale : « Quand on est dans un pays, encore faut-il s'instruire un peu de ce qui s'y passe ». Il y insiste un peu plus loin, s'adressant cette fois aux deux dames qu'il a rejointes : « Épargnons à mes amies le reproche déplacé d'avoir occupé tous mes moments, et préparons à quelque malheureux que ses infirmités conduiront à Bourbonne une page qui puisse lui être utile<sup>6</sup> ». On trouve une mention identique dans une lettre adressée à Sophie Volland au cours de ce voyage<sup>7</sup>, justifiant cette fois non seulement l'écrit mais le séjour lui-même, anticipant d'éventuels reproches pleins de jalousie. Cette revendication morale, chez l'auteur du *Voyage*, n'est-elle d'ailleurs pas un peu trop affichée ? « [...] tandis qu'une mère tendre s'occupait de la santé de son enfant, le Philosophe allait s'informant de tout ce qui pouvait mériter sa curiosité<sup>8</sup> » ? Elle exprime non seulement l'obsession de l'utilité scientifique devenue déformation professionnelle, mais aussi la hantise de l'ennui qui en est le corollaire, et que l'on retrouve sous une forme burlesque chez le sultan Mangogul.

Le *Voyage à Bourbonne* ainsi que le *Voyage à Langres* qui le suit, selon Anne-Marie Chouillet qui a en été la première éditrice scientifique<sup>9</sup>, seraient il est vrai destinés à alimenter

---

<sup>4</sup> Denis Diderot, *Contes*, dans *Œuvres*, éd. Laurent Versini, t. 2, Paris, Laffont, coll. « Bouquins, 1994, p. 158. Tavernier est bien sûr le marchand et voyageur français, auteur des *Six Voyages de J.-B. Tavernier en Turquie, en Perse et aux Indes* (1676, nombreuses rééditions), source essentielle des *Lettres persanes* de Montesquieu.

<sup>5</sup> Voir Eszter Kovacs, *La Critique du voyage dans la pensée de Diderot. De la fiction au discours philosophique et politique*, Paris, Champion, 2015, ainsi que l'article VOYAGEUR dû à Jaucourt : « Il y a bien peu de relations auxquelles on ne puisse appliquer ce que Strabon disait de Ménélas : je vois bien que tout homme qui décrit ses voyages est un menteur » (XVII, 477). Voir aussi, pour la critique des romans chez Diderot, l'*incipit* de son *Éloge de Richardson*.

<sup>6</sup> Denis Diderot, *Voyage à Bourbonne et à Langres et autres récits*, éd. A.-M. Chouillet et O. Richard-Pauchet, Langres, Guéniot, 2013, p. 21. Désormais abrégé *VBL*.

<sup>7</sup> « J'ai passé là une partie de mon temps à m'instruire ; des eaux, de leur nature, de leur ancienneté, de leur effet, de la manière d'en user, des antiquités du lieu, et j'en ai fait une lettre à l'usage des malheureux que leurs infirmités pourraient y conduire » (lettre à Sophie Volland du 23 août 1770, reproduite dans *VBL*, p. 96-97).

<sup>8</sup> *VBL*, p. 21.

<sup>9</sup> Denis Diderot, *Voyage à Bourbonne, à Langres, et autres récits*, éd. A.-M. Chouillet, Paris, Klincksieck - Aux Amateurs de Livres, 1989, introduction de Jacques Chouillet. Selon A.-M. Chouillet, « Les *Voyages*, manifestement destinés à Grimm, n'ont pas été insérés par lui dans la *Correspondance littéraire*, distribuée sous forme manuscrite à quelques abonnés princiers. Ils ne figurent pas dans les premières éditions des *Œuvres* de Diderot. Ils ont été publiés pour la première fois en 1831 avec des notes de Walferdin dans les *Mémoires, correspondance et ouvrages inédits de Diderot*, Paris, Paulin, 4 vol. » Source utilisée dans son édition : *Voyage à Bourbonne et à Langres* : BnF, Naf (Nouvelles acquisitions françaises) 13 759, f<sup>os</sup> 107-134, copie du Fonds Vandeul ; copie de Saint-Petersbourg ; éd. Paulin, t. III, p. 127-179 ; *DPV*, XX, p. 133-181.

la *Correspondance littéraire*. Mais dans leur forme, ils se rapprocheraient davantage d'un article de l'*Encyclopédie*, d'où leur « utilité » scientifique brandie en tête du double texte<sup>10</sup>. En effet l'écriture factuelle, paractatique des deux récits se rapproche assez, en dehors de cet *incipit* à la tonalité intimiste où l'auteur se met en scène auprès de ses proches, de la rédaction encyclopédique, fréquemment composée de remarques techniques juxtaposées. C'est encore plus vrai du *Voyage à Langres*, fortement inspiré de l'Article LANGRES - qui ne serait pourtant pas dû, selon les connaissances actuelles, à Diderot lui-même<sup>11</sup>. Le *Voyage à Bourbonne* ambitionne de réactualiser un savoir thermal relativement ancien<sup>12</sup>, et s'abreuve à des sources tant canoniques que récentes. Il s'inspire notamment des travaux de collaborateurs de l'*Encyclopédie* comme l'astronome La Condamine (1701-1774) ou le chimiste Gabriel Venel (1723-1775), mais aussi des rencontres médicales de Diderot lui-même, comme celle du docteur Roux (1726-1776), rédacteur du *Journal de Médecine*, ou du docteur Juvet (1714-1789), directeur de l'Hôpital royal et militaire de Bourbonne, qui avait soigné son père avant sa mort. Il cite des sommités de la médecine de son temps, tel le médecin londonien Richard Mead (1673-1754), père de l'épidémiologie. Mais il utilise aussi les toutes dernières publications du moment, comme celle de Chevalier (1730-1803), chirurgien sous les ordres du docteur Juvet à l'Hôpital de Bourbonne, et auteur du *Mémoire et Observations sur les effets des Eaux de Bourbonne* publié dans le *Journal du Docteur Roux* en 1770 ; ou encore celle du chimiste et minéralogiste Antoine-Grimoald Monnet (1734-1817) auteur d'un tout récent *Traité des Eaux minérales* (1768). N'oublions pas que Diderot fut lui-même traducteur du *Dictionnaire de médecine* de James (1743-1745, avec Eidous et Toussaint), où il a pu se familiariser avec des concepts savants comme la « panacée mercurielle<sup>13</sup> ». Enfin, il a fréquenté au quotidien les plus grands médecins parisiens (Petit, Bordeu) ou Genevois (Tronchin), fréquentations dont ses écrits tant philosophiques que romanesques ou épistolaires portent la trace, comme le célèbre triptyque bâti autour du *Rêve de d'Alembert* (1769). François Pépin a montré comment, en 1770, fort de ses connaissances récentes, Diderot donne une idée assez juste de la physique, de la chimie et de l'usage médical des eaux thermales de Bourbonne. Il n'est d'ailleurs pas dupe d'une forme de charlatanerie

---

<sup>10</sup> Anne-Marie Chouillet, *Dictionnaire de Diderot*, dir. Roland Mortier et Raymond Trousson, entrée « Voyages à Bourbonne et à Langres », Paris, Champion, 1999, p. 531. Eszter Kovacs parle quant à elle d'une « digression philosophique », *op. cit.*, p. 103.

<sup>11</sup> Voir <http://enccre.academie-sciences.fr/encyclopedie/article/v9-862-0/>

<sup>12</sup> Voir Jean Le Bon « Hétéropolitain », *Des Bains de Bourbonne-les-Bains*, à Lyon, chez Benoist Rigaud, 1590, p. 16, réédité par le Dr Émile Bougard dans sa *Bibliotheca borvoniensis. Essai de bibliographie et d'histoire contenant la reproduction de plaquettes rares et curieuses et le catalogue raisonné des ouvrages et mémoires relatifs à l'histoire de Bourbonne et de ses thermes*, Lhuillier / Aubry, Chaumont et Paris, 1866, 728 p.

<sup>13</sup> *VBL*, p. 28.

universelle<sup>14</sup> ainsi que la dimension psychologique de l'efficacité du traitement<sup>15</sup>, tout en s'exprimant parfois d'une manière poétique inattendue dans un tel traité de thermalisme. La composition du bref *Voyage à Bourbonne* donne à la lecture une impression assez erratique, mimant davantage les pas du promeneur désœuvré que ceux du curiste consciencieux. Elle s'avère toutefois assez exhaustive dans l'exposé des données indispensables à la compréhension du fonctionnement particulier de cette petite cité thermale très renommée dans les pays du nord, et de l'usage thérapeutique des eaux en général. Depuis le « puits qui fume sans cesse », où l'on se fait servir à heures fixes son gobelet, jusqu'aux différents lieux de bains, en plein air ou chez soi dans des « cuves de bois ou baignoires ordinaires », le curiste amateur nous promène tout au long des sites emblématiques de la bourgade : le « bain Patrice » destiné autrefois aux personnes de qualité, et où se retrouvent aujourd'hui les paysans le samedi, alimenté directement par une source ; l'hôpital lui-même où se prennent les « douges » (ou douches). Le récit énumère les innombrables affections pour lesquelles ces eaux sont indiquées, leur posologie, leur prise, en douche, en bain, en boisson, debout ou couché, la durée de la douche et la hauteur du jet, le conditionnement de l'eau à la vente en bouteilles, leur prix, etc., aucun détail pratique n'étant oublié. Sur le mode de l'énumération technique se poursuit l'inventaire des personnalités rencontrées, de quelques curiosités locales, des modestes revenus du lieu et de ses sites remarquables, inventaire mené tambour battant, et ponctué de rares moments lyriques lorsqu'il est question de s'interroger sur l'origine de ces sources chaudes, remontées des profondeurs de la Terre :

Combien de vicissitudes dans l'espace immense qui s'étend au-dessus de nos têtes ? Combien d'autres dans les entrailles profondes de la terre ? Une rivière nécessaire au mouvement des moulins à sucre, à l'arrosement des terres plantées de cannes et à la subsistance des habitants, vient de disparaître à la Martinique, dans un tremblement de terre et de rendre une contrée à l'état sauvage. Les mers et la population marchent. Un jour il y aura des baleines où croissent nos moissons, des déserts où la race humaine fourmille. Les volcans semblent communiquer de l'un à l'autre pôle. Lorsque l'un mugit en Islande, un autre se tait en Sicile ou parle dans les Cordillères<sup>16</sup>.

Même ces élans poétiques sont toutefois motivés par des intuitions scientifiques puissantes, comme l'existence des couches de l'écorce terrestre et ou de la tectonique de plaques ; et

---

<sup>14</sup> Voir l'anecdote du docteur Mead, après lequel un patient court d'un bout à l'autre de l'Europe, et se trouve guéri à l'issue de ce parfait voyage initiatique (*VBL*, p. 26-27).

<sup>15</sup> François Pépin, « Diderot dans l'univers des chimistes », *VBL*, p. 217-237, ainsi que « Le *Voyage à Bourbonne* de Diderot, un voyage thérapeutique », dans *Littérature et voyages de santé*, op. cit., p. 283-295.

<sup>16</sup> *VBL*, p. 39. Il se peut que, pour ce passage, Diderot ait été influencé par le contenu mais aussi par le style particulièrement lyrique et grandiloquent du baron d'Holbach, qui a rédigé pour l'*Encyclopédie* les articles d'Histoire naturelle et de Minéralogie VOLCANS et TREMBLEMENTS DE TERRE.

l'encyclopédiste semble vouloir mener de bout en bout une enquête supérieure en exigence aux traditionnels récits de voyage enjolivés, voire factices.

Dans le *Voyage à Langres*, une même préoccupation scientifique fait progresser le narrateur de remarque en remarque, depuis l'histoire antique et moderne de la ville, jusqu'à une description spatiale incluant les vestiges et édifices remarquables, les forces et les faiblesses économiques, enfin une forme de géographie humaine évoquant la situation éducative, politique et sanitaire de la cité. Ce panorama relativement cohérent, et moins hâché que celui du *Voyage à Bourbonne* par des commentaires sentimentaux que l'on évoquera plus loin, recèle en contrepartie une plus grande sécheresse, faisant ainsi l'économie du récit légendaire de la ville dont l'article LANGRES faisait le cœur de son récit. La belle histoire d'Éponine et Sabinus, devenue emblématique de l'esprit de résistance de la ville, n'est en effet évoquée qu'en passant dans les premières lignes du *Voyage à Langres* : « Tout le monde sait [que Langres] est située sur une haute montagne, qu'elle est très ancienne, que ce fut la patrie de Sabinus, et que César fait mention du courage ferme de ses habitants<sup>17</sup> ». Faut-il penser qu'implicitement, le narrateur condamne le récit pour son caractère romanesque et renvoie le lecteur à l'article comme à une compilation désormais connue (« Tout le monde sait ») ? L'article en effet, entre une évocation assez circonstanciée de la Langres ancienne et ses vestiges, et celle de la Langres moderne et ses « gens de lettres célèbres » (dont Diderot lui-même est absent<sup>18</sup> !), insérait cette anecdote dont la réalité reste sujette à caution : « Julius<sup>19</sup> Sabinus, si connu par sa révolte contre Vespasien, & plus encore par la beauté, le courage, la tendresse, la fidélité & l'amour conjugal de sa femme Epponina, était natif de Langres [...]»<sup>20</sup>.

D'autres mentions non moins amènes, dans le *Voyage à Langres*, critiquent les habitants de la ville eux-mêmes pour leur inculture et leur manque de considération pour leur propre histoire, ce qui dénote là encore, chez Diderot, une attitude de savant intransigeant :

---

<sup>17</sup> *VBL*, p. 47. Julius Sabinus (mort en 78 ap. J.-C.) est un gentilhomme gallo-romain appartenant au peuple lingon installé entre Langres et Dijon. Devenu sous Vespasien « héros de la résistance » locale contre les Séquanes restés fidèles à Rome, il reste caché dix ans, selon la légende, dans une grotte abritant la source de la Marne, où vient le visiter secrètement sa femme Éponine. Ils seront tous deux suppliciés par l'empereur (cf. article LANGRES, *Encyclopédie*; et *Éponine et Sabinus*, Musée d'art et d'histoire de Langres, éd. D. Guéniot, Langres, 2011).

<sup>18</sup> « Langres moderne a produit plusieurs gens de lettres célèbres, & tous heureusement ne sont pas morts ; mais je n'en nommerai qu'un seul du siècle passé, M. Barbier d'Aucourt, parce que c'est un des meilleurs sujets que l'Académie française ait jamais eu. » (article LANGRES).

<sup>19</sup> Selon Robert Bedon, « Sabinus se nommait lui aussi Julius, et prétendait que ce nom venait du fait que sa bisaïeule aurait eu des bontés pour César : Tacite, *Histoires*, IV, 55, 3-5, repris par D. Fr. Secousse, « Histoire de Julius Sabinus et d'Epponina sa femme », *Mémoires de l'Académie*, VI, 1729, p. 670-679 (p. 670) », voir R. Bedon, « Diderot et l'article "Langres" de l'*Encyclopédie* », Aude Lehmann (dir.), *Diderot et l'Antiquité classique*, Paris, Classiques Garnier, 2018, p. 19-46.

<sup>20</sup> <http://enccre.academie-sciences.fr/encyclopedie/article/v9-862-0/>, p. 245.

Si les officiers municipaux [n'avaient pas été des imbéciles, et qu'ils<sup>21</sup>] eussent rassemblé à l'hôtel de ville les statues, les bustes, les médailles, les bas-reliefs, les inscriptions qu'on a trouvés en différents temps, ils formeraient une galerie très précieuse. / Les particulier se sont emparés de ces antiquités, et il n'en reste pas une seule dans la ville<sup>22</sup>.

Les habitants de Langres ont de l'esprit, de l'éducation, de la gaieté, de la vivacité et le parler traînant. / Ils ont des livres, ils lisent et ne produisent rien<sup>23</sup>.

Ces commentaires forment une critique sans appel de la médiocrité langroise, mais aussi un certain complexe de supériorité du rédacteur du *Voyage*, homme de lettres se félicitant d'être devenu Parisien. Quant au rédacteur de l'article encyclopédique, il a été montré qu'il utilisait peu les ressources locales, réfutées pour leur insuffisance<sup>24</sup>. Si l'on considère que Diderot a puisé lui-même dans l'article pour nourrir son *Voyage*, ce que confirment un certain nombre de mentions identiques ou proches<sup>25</sup>, on est frappé par la prise de distance et la moindre implication locale de Diderot pour nourrir son enquête ou pour le rafraîchissement de ses informations, contrairement à ce qu'il avait consenti pour la description de Bourbonne. Soit, en savant accompli, il s'est tenu aux seules sources fiables, sachant parfaitement où se documenter de retour dans son cabinet ; soit Langres a paru trop familière au voyageur, ne nécessitant pas d'investigations approfondies, ou bien de moindre intérêt au rénégat qu'il est resté. Surtout le Langrois, logé dans sa famille et pressé par ses affaires, n'a pas pris le temps de se replonger dans les vieilles rues familières, excepté une visite émue à la promenade de Blanchefontaine. Aussi le second *Voyage* ne comporte-t-il pas toute la dimension pittoresque et le dépaysement présents dans le premier. Autant Diderot à Bourbonne se montre bien un

---

<sup>21</sup> Ce passage été barré dans la copie de Leningrad et ne figure pas dans les autres versions.

<sup>22</sup> *VBL*, p. 47. Voir ce commentaire d'une moindre sévérité, dans l'article LANGRES : « Mais comme le sort de la plupart de ces morceaux antiques est d'être enlevés de leur pays natal, s'il est permis de se servir de ce terme, pour aller grossir le recueil qu'en font les curieux étrangers, les magistrats de la ville de Langres se sont depuis longtemps précautionnés contre ces pertes [...] ».

<sup>23</sup> *VBL*, p. 51.

<sup>24</sup> Voir par exemple ce commentaire, dans l'article LANGRES, sur les insuffisances de la recherche locale pour interpréter les inscriptions latines retrouvées sur place : « Gruter, Reynesius, le P. Vignier jésuite, & Gautherot dans son histoire de la ville de Langres, qu'il a intitulé, l'Anastase de Langres, tirée du tombeau de son antiquité, ont, à la vérité, rassemblé plusieurs inscriptions de cette ville, mais ils ne les ont pas toujours lues ni rapportées avec exactitude ; & pour Gautherot en particulier, ses recherches sont aussi mal digérées que peu judicieuses ». Robert Bedon, qui a inventorié les sources de l'article LANGRES en ce qui concerne les vestiges antiques, désigne essentiellement l'*Histoire de l'Académie Royale des Inscriptions et Belles Lettres depuis son établissement jusqu'à maintenant*, I, 1717, pour l'« Explication de quelques inscriptions singulières, trouvées à Langres pendant les deux derniers siècles », mais aussi III, 1746, p. 206-210 pour les « Conjectures sur l'usage d'un instrument antique d'airain, trouvé près de Langres ». D'autre part, l'ouvrage d'A.-A. Bruzen de La Martinière, *Grand Dictionnaire Géographique et Critique*, V, 1, La Haye, Amsterdam, Rotterdam, 1735, disponible à la Bibliothèque Royale, semble avoir été aussi une source importante de l'article. À noter que R. Bedon pêche pour l'attribution de l'article à Diderot lui-même, sans pour autant emporter l'adhésion des spécialistes.

<sup>25</sup> Par exemple, en ce qui concerne la situation géographique de la ville : *Article* : « Elle est située sur une haute montagne, près de la Marne, aux confins des deux Bourgognes [...] » *Voyage* : « Tout le monde sait qu'elle est située sur une haute montagne, qu'elle est très ancienne [...] », *VBL*, p. 47.



voyageur, un visiteur, un flâneur désœuvré et curieux, autant à Langres il n'est que l'enfant du pays, de retour pour ses obligations. Par ailleurs, on verra que même le bref voyage thermal n'est pas exempt de commentaires chagrins ni de mesquineries indiquant un homme mal à son aise, insatisfait, en proie à une véritable mélancolie et une authentique nostalgie.

Il faut dire que cette mélancolie sous-jacente au voyage, la crainte de son inutilité, de sa vanité ou de sa médiocrité est sans doute inhérente à la conception exigeante du déplacement géographique chez Diderot : seule prime en lui le projet d'un voyage idéalisé, toujours différé, mort-né à cause de ses attentes mêmes. Le voyage des voyages, celui en Italie, consubstantiel au Grand Tour entrepris par les hommes de qualité<sup>26</sup>, reste à l'état de rêve en tête du *Salon de 1767* (position textuelle à laquelle fera sans doute écho l'*incipit* du *Voyage à Bourbonne* dont l'auteur désigne ostensiblement l'utilité morale) :

Pour ce voyage d'Italie si souvent projeté, il ne se fera jamais. Jamais, mon ami, nous ne nous embrasserons dans cette demeure antique, silencieuse et sacrée, où les hommes sont venus tant de fois accuser leurs erreurs ou exposer leurs besoins, sous ce Panthéon, sous ces voûtes obscures où nos âmes devaient s'ouvrir sans réserve, et verser toutes ces pensées retenues, tous ces sentiments secrets, toutes ces actions dérobées, tous ces plaisirs cachés, toutes ces peines dévorées, tous ces mystères de notre vie dont l'honnêteté scrupuleuse interdit la confidence à l'amitié même la plus intime et la moins réservée<sup>27</sup>.

Le voyage rêvé, on le voit, n'est pas seulement un voyage d'étude dont le voyageur reviendrait plus savant qu'il n'est parti, mais aussi, peu éloigné de la tradition de l'époque, une expérience de connaissance de soi *via* la fréquentation intime d'un *alter ego*, expérience réservée en principe à de beaucoup plus jeunes que ces deux quinquagénaires, quoiqu'hommes de qualité. À cette expérience sensorielle, sociale, sexuelle à laquelle renvoie classiquement le voyage, s'ajoute donc chez Diderot cette exigence d'intimité et d'épanchement qu'il a si souvent recherchés dans sa vie, et partiellement trouvés dans la correspondance avec sa maîtresse à Sophie Volland<sup>28</sup>, sa maîtresse, au sein de laquelle on trouve d'ailleurs une remarque proche de celle faite à Grimm ci-dessus, chargée de définir une relation épistolaire faite de confidences :

---

<sup>26</sup> Voir Jean Boutier, « Le grand tour : une pratique d'éducation des noblesses européennes (XVI<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles) », dans *Le voyage à l'époque moderne*, n°27, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 2004, p. 7-21.

<sup>27</sup> Denis Diderot, *Salon de 1767*, dans *Œuvres*, éd. cit. t. 4, 1996, p. 518.

<sup>28</sup> Voir parmi nos propres travaux, *Diderot dans les Lettres à Sophie Volland. Une Esthétique épistolaire*, Paris, Champion, 2007, ainsi que « Pacte épistolaire et pacte autobiographique : deux formes de l'écriture de soi dans les *Lettres à Sophie Volland* et les *Confessions* chez Diderot et Rousseau », dans I. Zatorska (dir.), *Rousseau et Diderot : traduire, interpréter, connaître*, Varsovie, WUW, 2017, p. 279-291.

Comment, ai-je dit, un astronome passe trente ans de sa vie, au haut d'un observatoire, l'œil appliqué le jour et la nuit à l'extrémité d'un télescope pour déterminer le mouvement d'un astre ; et personne ne s'étudiera soi-même, n'aura le courage de nous tenir un registre exact de toutes les pensées de son esprit, de tous les mouvements de son cœur, de toutes ses peines, de tous ses plaisirs [...]»<sup>29</sup>.

De ce point de vue, le nouveau voyage effectué en compagnie de Grimm en terre natale, à l'été 1770, a dû engendrer bien des espoirs auprès du philosophe, celui-ci y trouvant enfin l'occasion de se confier tant à l'ami de toujours qu'à sa nouvelle conquête Mme de Maux, et de retrouver un second souffle afin d'envisager la vie conjugale qui l'attend désormais, sans enfant pour combler le fossé creusé entre son épouse et lui-même<sup>30</sup>. Mais l'organisation complexe du séjour à Langres<sup>31</sup>, dont Grimm repart plus tôt que son ami (d'abord vers Bourbonne, et plus tard vers Paris), ainsi que les difficultés sentimentales rencontrées sur place rompent cette intimité. Elles brisent le vœu si cher à Diderot et qui ne sera pas exaucé, ou si peu, de se reposer au sein d'un trio d'amis intimes<sup>32</sup>, masculin et féminin (comme naguère entre Grimm et Sophie, Grimm et Mme d'Épinay, Grimm et sa sœur Denise). Seuls quelques jours passés à Bourbonne, du 10 au 13 août en compagnie de Grimm et de Mme de Maux (ainsi que de sa fille Mme de Prunevaux) donneront à cette utopie quelque réalité, de même qu'un bref moment arraché à Langres, au cours duquel le philosophe a pu se laisser aller auprès de son ami, au bord du bassin de Blanchefontaine : « C'est là, mon ami, s'il vous en souvient, que nous avons passé quelques heures, causant de vous, de moi, de ma bonne sœur, de mon bizarre frère ; nous rappelant ma fille et jetant un coup d'œil vers les douces amies que nous allions chercher<sup>33</sup> ».

C'est cet état mélancolique engendré par la frustration et le sentiment de solitude, lors du double voyage à Langres et à Bourbonne, qui entraîne une série de remarques acerbes sur l'environnement : elle ne sont pas toutes, nous semble-t-il, justifiées par l'observation scientifique. D'abord, le voyageur se sent, à Bourbonne, mal accueilli :

---

<sup>29</sup> Lettre à Sophie Volland, 14 juillet 1762, dans Denis Diderot, *Lettres à Sophie Volland 1759-1774*, éd. O. Richard-Pauchet et M. Buffat, Paris, Non Lieu, 2010, réimpr. 2020, p. 274-275.

<sup>30</sup> On trouve ces confidences dans les lettres à Grimm de septembre 1770, voir *Œuvres*, t. 5, Correspondance.

<sup>31</sup> Voir le calendrier très serré de ce voyage, sensible grâce à la correspondance et opportunément rappelé par Jean-Marie Goulemot dans l'une des rares études portant sur ce texte, « Approximations, fantasmes et compensations dans le *Voyage à Bourbonne* et le *Voyage à Langres* », dans *Ici et Ailleurs : le XVIII<sup>e</sup> siècle au présent, Mélanges Jacques Proust*, Tokyo, France-Tosho 1996, p. 67-71, ici p. 67.

<sup>32</sup> Voir Benoît Melançon, *Diderot épistolier*, Montréal, FIDES, 1996, chap. VII, « Le tiers inclus. Triangularité de la lettre », p. 369-421).

<sup>33</sup> *VBL*, p. 51. Lors de son voyage de 1759, Diderot avait déjà rêvassé au bord de ce bassin, aspirant à la compagnie de deux êtres chers : « Je passe dans cet endroit des heures à lire, à méditer, à contempler la nature et à rêver à mon amie. Ô qu'on serait bien trois sur ce banc de pierre ! C'est le rendez-vous des amants du canton et le mien » (Lettre à Sophie Volland, 3 août 1759, éd. cit., p. 42).

Bourbonne, ainsi que tous les autres lieux où se rassemblent des malades, est une demeure triste le jour par la rencontre des malades ; la nuit par leur arrivée bruyante<sup>34</sup>.

Les médecins d'eaux sont tous charlatans, et les habitants regardent les malades, comme les Israélites regardaient la manne dans le désert. La vie et le logement y sont chers pour tout le monde, mais surtout pour les malades, oiseaux de passage dont il faut tirer parti<sup>35</sup>.

Cette impression négative à l'égard de l'économie de la station se fait-elle le simple écho des observations, ou des « on-dit » colportés par les belles amies du philosophe ; est-elle une réminiscence du séjour du père, mal soigné, peut-être mal reçu compte tenu de son âge et de sa détresse ? D'autres mentions défavorables à ce lieu pourtant réputé, étant donné sa fréquentation huppée, apparaissent tout au long d'un compte rendu rigoureux en apparence :

Le séjour en est déplaisant : nulle promenade. Point de jardins publics. Point d'ombre dans la saison la plus chaude. Une atmosphère étouffante. Quand on en est sorti, il est rare qu'on y revienne. Si les habitants entendaient un peu leur intérêt, ils n'épargneraient rien pour l'embellir ; ils planteraient une promenade, ils aplaniraient les chemins aux collines ; ils en décoreraient les sommets ; ils feraient un lieu dont le charme pût attirer même dans la santé<sup>36</sup>.

Ce reproche concernant l'absence de promenade ou de lieu plaisant se retrouve aussi dans le récit du *Voyage à Langres*, comme si le voyageur ne savait où aller, que faire de sa personne, y compris aux abords de ce lieu frais et boisé que justement, il affectionnait dans sa jeunesse : « S'ils sablaient et fermaient l'entrée des voitures aux allées qui conduisent à l'endroit qu'ils appellent Blanchefontaine, ils auraient une des plus belles promenades qu'il y ait en aucune ville de province<sup>37</sup> ». Sous le commentaire économique ou environnemental avisé, perce le commentaire sentimental et avec lui, une subjectivité irréprouvable qui va jusqu'à reprocher à de modestes bâtiments leur forme et leur architecture, selon des critères visiblement contestables :

La fontaine ou le puits qui fume sans cesse est placé dans le quartier bas C'est un petit bâtiment étroit et carré, ouvert de deux portes opposées dont l'antérieure est placée dans l'entre-colonnement de quatre colonnes dont la façade est décorée. Ce monument n'est pas magnifique, il pouvait être mieux entendu, sans excéder la dépense. Je l'aurais voulu circulaire, avec quelques bancs de pierre au pourtour [...]<sup>38</sup>.

Le reproche ici, plutôt mesquin compte tenu du *standing* général de Bourbonne-les-Bains, station de taille relativement modeste, s'entend ici par comparaison avec l'autre fontaine, celle de Langres et de l'enfance du philosophe, ce lieu magique où le ramènent tous ses pas et

---

<sup>34</sup> *VBL*, p. 37.

<sup>35</sup> *VBL*, p. 36.

<sup>36</sup> *VBL*, p. 38.

<sup>37</sup> *VBL*, p. 54.

<sup>38</sup> *VBL*, p. 24.

où les bancs de pierre et le bassin forment un rond parfait, symbole d'une origine mythique - telle peut-être cette grotte de Sabinus sur laquelle l'auteur ne souhaite pas s'appesantir, de peur de troubler sans doute un souvenir d'enfance trop précieux<sup>39</sup>. Le voyageur de retour sur sa terre natale, au lieu d'y trouver ses repères, de se replonger avec délices dans de tendres souvenirs, semble s'y retourner au contraire comme sur un gril, un lit de douleur, à l'image de ce père abandonné, de cette mère jamais revue depuis son décès en 1748. Le long *incipit* mélancolique du *Voyage à Bourbonne*, noyé sous une apologie scientifique et morale, prend alors rétrospectivement tout son sens :

Je n'ai vu mourir ni mon père, ni ma mère. Je leur étais cher, et je ne doute point que les yeux de ma mère ne m'aient cherché à son dernier instant. Il est minuit. Je suis seul, je me rappelle ces bonnes gens, ces bons parents ; et mon cœur se serre quand je pense qu'ils ont eu toutes les inquiétudes qu'ils devaient éprouver sur le sort d'un jeune homme violent et passionné, abandonné sans guide à tous les fâcheux hasards d'une capitale immense, le séjour du crime et des vices, sans avoir recueilli un instant de la douceur qu'ils auraient eue à le voir, à en entendre parler, lorsqu'il eut acquis par sa bonté naturelle et par l'usage de ses talents, la considération dont il jouit : et souhaitez après cela d'être père ! J'ai fait le malheur de mon père, la douleur de ma mère, tandis qu'ils ont vécu, et si<sup>40</sup>, je suis un des enfants les mieux nés qu'on puisse se promettre<sup>41</sup>.

L'intertexte affectif qui s'entrelace au commentaire viatique éclaire alors à la fois les incertitudes, les lacunes, la composition erratique, voire une certaine mauvaise volonté à rapporter ces mémoires de voyage. L'ensemble du texte semble gouverné par une forme d'*épanorthose* ou de réticence. Qu'on compare les deux *incipit* :

Quand on est dans un pays, encore faut-il s'instruire un peu de ce qui s'y passe. Que diraient le docteur Roux et le cher baron, si des mille et une questions qu'ils ne manqueront pas de me faire, je ne pouvais répondre à une seule<sup>42</sup> ?

Après avoir dit un mot de Bourbonne-les-Bains, vous trouveriez étrange si je gardais le silence sur Langres, le lieu de ma naissance et le séjour de mes parents<sup>43</sup>.

Au contraire d'une longue tradition odysseenne, le voyageur ici semble se faire prier pour relater ses souvenirs et ne les délivrer qu'au compte-goutte, cédant à une instante prière sans certitude de susciter ni l'agrément ni l'intérêt auprès de son lecteur. Cette rhétorique de la réticence porte pourtant ses fruits puisqu'elle déclenche notre curiosité et nos interrogations. Un lourd secret semble se dissimuler derrière ces observations aux apparences factuelles,

---

<sup>39</sup> Voir notre commentaire poétique en conclusion de l'édition du texte utilisée, « Les eaux retrouvées », *VBL*, p. 247-253.

<sup>40</sup> Si : pourtant.

<sup>41</sup> *VBL*, p. 22-23.

<sup>42</sup> *VBL*, p. 21.

<sup>43</sup> *VBL*, p. 47.

ponctuées d'émotions qui ne sont que le trop-plein de l'enfance, de la jeunesse et de l'âge adulte trop longtemps contenu. C'est l'un des très rares moments de l'œuvre diderotienne, en dehors la correspondance amoureuse, où l'écriture se fait intime et exprime un malaise existentiel lié au bilan d'une vie.

En conclusion, Diderot semble vérifier avant l'heure, dans ce double récit, l'une des conclusions essentielles tirées de ses voyages par l'ethnologue et explorateur Claude Lévi-Strauss : « On conçoit généralement les voyages comme un déplacement dans l'espace. C'est peu. Un voyage s'inscrit simultanément dans l'espace, dans le temps, et dans la hiérarchie sociale [...]. Il déplace, mais aussi il décline – pour le meilleur et pour le pire – et la couleur et la saveur des lieux ne peuvent être dissociées du rang toujours imprévu où il vous installe pour les goûter<sup>44</sup> ».

Ce voyage dont le philosophe semblait tant attendre, en termes d'amitié, d'amour et d'affaires, n'a pas tenu ses promesses. Déclassé socialement, en effet, il l'est, lui qui s'attendait à partager quelques jours en galante compagnie l'agrément d'une vie de curiste, et qui a découvert la cherté des prix et la médiocrité des prestations bourbonnaises. Déclassé aussi dans le sens où sa réputation<sup>45</sup>, de retour au pays langrois, ne lui pas paru à la hauteur de ses attentes : nul n'est prophète en son pays. Déclassé physiquement, aussi, dans l'espace inhospitalier de ces contrées arides habituellement tempérées (l'été 1770 est sec et torride) ; et déclassé dans le temps au contact avivé de ses regrets, ceux de l'enfant prodigue impardonnable, impardonné. C'est de tous ces déclassements successifs<sup>46</sup> que rend compte le texte erratique et lacunaire des deux *Voyages*, aux antipodes du voyage rêvé en Italie, dans deux petites villes de province de médiocre envergure, loin de « cette demeure antique, silencieuse et sacrée, où les hommes sont venus tant de fois accuser leurs erreurs ou exposer leurs besoins, sous ce Panthéon, sous ces voûtes obscures où nos âmes devaient s'ouvrir sans réserve<sup>47</sup> ».

Riche littérairement, en revanche, il l'est, d'une mise en perspective exigeante de l'espace, d'une rigueur loin de la complaisance des récits viatiques, d'un récit parfois ingrat, mais juste,

---

<sup>44</sup> Claude Lévi-Strauss, *Tristes tropiques*, Paris, Plon, 1955, rééd. Pocket, 1994, p. 92-94.

<sup>45</sup> « [...] c'est le propos bourru que me tint un provincial quelques années après la mort de mon père. Je traversais une des rues de ma ville ; il m'arrêta par le bras, et me dit : « Monsieur Diderot, vous êtes bon ; mais si vous croyez que vous vaudrez jamais votre père, vous vous trompez » (*VBL*, p. 23).

<sup>46</sup> Voir aussi, sur la notion de déplacement et de déclassement, le bel article d'Aurélia Gaillard, « 'Ne pas être à sa place', 'ne pas rester en place'. Place et déplacement dans les six premiers livres des *Confessions* », dans Jacques Berchtold et Claude Habib (éd.) *Les Confessions. Se dire, tout dire*, Paris, Classiques Garnier, 2015, p. 81-93.

<sup>47</sup> *Salon de 1767, incipit, op. cit.*

à l'image du réel ou des attentes justifiées du voyageur. Riche aussi, il l'est, d'une organisation personnelle, à bâtons rompus, proche de la forme épistolaire mais aussi de la *promenade solitaire* à la première personne, ne se fiant à rien d'autre qu'à sa propre humeur. Laisant loin derrière lui tous les modèles éculés de récits, il n'hésite pas à conclure ce voyage de santé par un mot de maladie, à propos d'une épidémie de fièvre qui empoisonne régulièrement la contrée langroise, résumant son chagrin et son impuissance à maîtriser le cours de sa vie : « La dernière année de [la] violence [de cette épidémie], les hirondelles qui s'étaient montrées au commencement du printemps, s'éloignèrent et ne reparurent pas ; ce qui inclinerait à penser que la contagion vient de l'air<sup>48</sup> ».

---

<sup>48</sup> *VBL*, p. 53.